

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)

Dans ce numéro

L'authentique geste de l'Alcazar.
Informations et cartes de tous les
fronts de guerre en Espagne.

Articles de Bernard FAY, ZULOAGA,
J.-P. MAXENCE, Havard de la
MONTAGNE.

Pages de M. de UNAMUNO et de
Louis CODET.

Littérature : A. de FALGAIROLLE.

FRANCO ET LA FRANCE



La plus récente photographie du chef de l'Etat Espagnol, le généralissime Don Francisco Franco Bahamonde, prise le 28 septembre.

“ J'ai toujours sincèrement aimé la France. J'ai appris à la connaître en la personne d'un homme comme Lyautey. Jamais l'Espagne ne prêterait la main à un complot contre la France. Notre confiance est complète et, chaque jour, les événements la renforcent. Quand nous aurons libéré l'Espagne, nous aurons chez nous une tâche assez vaste pour requérir notre activité. C'est là tout notre impérialisme! ”

Général FRANCO.

Que les chancelleries du monde ne se fassent point de soucis. L'Espagne se suffit à elle-même pour défendre son territoire. L'Espagne revendique jusqu'au dernier pouce de son territoire. L'Espagne n'admet pas de spéculation sur sa souveraineté.

Une bonne année de bon gouvernement est l'exemple qu'elle donne au monde.

Général FRANCO.

Allocution du 12 octobre dernier, à Burgos

Jeunesse, décision, confiance dans ses troupes et optimisme pour sa patrie, le général Franco salue le nouvel avenir de l'Espagne.



SALUT A L'ESPAGNE

Depuis un an j'ai lu, j'ai vu, j'ai écouté tout ce qui venait d'Espagne, et les rumeurs et les mirages et les proclamations et les susurrements, rien ne m'a échappé.

Puis j'ai visité l'Espagne. Durant trois semaines, des Pyrénées aux Asturies, de l'Atlantique au Guadalquivir, j'ai parcouru les plaines et les montagnes, les villes et les camps.

Aujourd'hui, le voyage est fini ; avant de passer la frontière je me retourne ; dans la nuit humide qui nous enveloppe je n'aperçois plus par-delà les barrières des douanes que quelques yeux qui brillent. Tout le reste est obscurité mêlée de pluie.

Une rafale de bise froide m'environne. Soudain quelque chose, qui depuis quinze jours me réchauffait, a disparu. Mon cœur doit apprendre à battre sur un rythme nouveau, plus lent. En Espagne j'avais trouvé l'héroïsme, non point comme un luxe, ou comme une formule littéraire, mais comme une réalité quotidienne et comme l'armature de la vie ; j'avais trouvé cette allégresse articulière qu'éprouvent les hommes quand ils savent que leur vie a un but, que leur mort a un sens.

En Espagne, au milieu des destructions matérielles les plus terribles que l'on ait vues depuis les invasions maures, j'avais contemplé la plus audacieuse affirmation que l'homme ait osé faire de sa valeur morale et spirituelle. Tandis que toutes les autres civilisations, chrétiennes et naguères bourgeoises, acceptent de laisser chaque jour mutiler davantage leur esprit pour sauver un peu de leur bien matériel, l'Espagne, sacrifiant tous ses biens et son

corps même, exaltait son âme et affirmait, avec une audace impitoyable, les exigences de son être moral.

Comment s'étonner qu'elle soit le grand scandale de notre temps ? la pierre d'achoppement et le foyer de contention ? Depuis deux siècles notre religion la plus constante c'est la politique, notre Dieu le plus vénéré c'est l'Etat. L'Espagne se refuse à la politique, et se passe d'un Etat ; elle les remplace par la foi et la fierté. L'arrachant à la machine construite par le XIX^e siècle, elle reprend entre ses mains son destin. Les rouges ont raison de clamer que l'Espagne a commis le plus grave crime contre la civilisation libérale, démocratique et sociale du XX^e siècle, car elle lui a repris son âme.

La force de l'Espagne ce n'est point une armée, un état-major, des canons, des navires ou des formules. Sa force est toute en elle-même, c'est sa personnalité intacte qui n'a rien sacrifié à des objets ou à des actes, à des richesses ou à des fonctions sociales. Au milieu d'un monde surchargé de biens qui l'étouffent, elle a gardé sa solitude et sa nudité.

Dans cette immense humanité encombrée de foules et si vide d'hommes, elle est restée humaine ; et repensant à mon voyage, ce ne sont point des parades ou des régiments, des étendards ou des obusiers, des camions ou des monuments qui me reviennent à l'esprit, mais quelques visages et des regards. Ce sont eux qui me suivent et qui m'accompagnent tandis que je titube dans la nuit.

BERNARD FAY,
de l'Institut de France.



L'Espagne et le sort de l'Occident

Ce journal naît de la loyale collaboration entre des Français nationaux et des Espagnols également nationaux.

Nous voulons ranger à nos côtés tous ceux qui admirent les gloires incontestables de l'Espagne ; tous ceux qui n'oublient pas le magnifique effort civilisateur de ce grand peuple dans tous les domaines : de la littérature, de la science, de l'art, de l'esprit, de la découverte ; tous ceux qui condamnent l'affreuse idéologie et la pratique, plus affreuse encore, qui ont failli engloutir une nation, forteresse de l'Europe essentielle.

Ennemis convaincus de toutes les formes de révolution destructrice, et surtout de la plus récente et diabolique : le bolchevisme tartare ; partisans des éternelles Renaissances contre les feux croisés de la décadence et de l'anarchie, nous affirmons les droits de la nation, le principe national comme garantie de solidarité sociale et de continuité historique.

Ils n'ont pas la moindre idée sur l'esprit de l'Espagne nationale ceux qui peuvent s'imaginer qu'elle se mettrait à la remorque d'idéologies et d'intérêts étrangers, trahissant ainsi son originalité foncière et son destin impérial consacré par les siècles. Et c'est l'offense gratuite que de penser qu'elle consentirait, pour assurer sa victoire, à des sacrifices sur le territoire national, colonial ou insulaire.

L'Espagne possède aujourd'hui, conduisant le destin de la nation, un homme, le général Franco, qui restitue à sa patrie son sens historique, son idéal national et tout le contenu de sa propre et authentique tradition.

Le public français, et en général l'opinion internationale, influencés par des préjugés presque séculaires et par le bourrage de crânes de la propagande révolutionnaire, ignorent ce qui constitue la substance et l'authenticité de l'Espagne. Il a des idées très confuses sur le mouvement national : sa lutte, ses efforts, ses buts. Nous essaierons de les faire connaître dans leurs vrais termes et dans leur exacte réalité.

La révolution rouge entraînait l'Espagne dans une guerre civile indéfinie ; le marxisme avait rompu l'état exceptionnel de paix internationale dont l'Espagne jouissait ; le problème du voisinage portugais était plus envenimé que jamais ; les relations avec toute la grande famille des nations hispaniques étaient presque abandonnées ; le prestige espagnol tombait à des degrés de misère déprimante.

Le mouvement national met un arrêt à cette décadence. Il inaugure un redressement général de toutes les forces morales et spirituelles du pays. Il offre l'occasion de résoudre enfin des problèmes séculaires qui, dans l'ordre social, le politique, le national, l'international ont troublé l'existence même de la société espagnole.

Il faut accorder un crédit de confiance à l'Espagne nouvelle. De la solution de ses problèmes bénéficieront la paix, l'ordre international et la vie spirituelle des peuples de la même civilisation.

Par le titre de notre journal, nous avons voulu exprimer le fait que l'Espagne apparaît aujourd'hui comme le rempart de la civilisation occidentale. C'est l'esprit de cette civilisation — croyance, tradition, culture — qui fait de la France et de l'Espagne deux nations sœurs. Nous croyons et proclamons, sans emphase, que cet esprit d'Occident est utile à l'Europe et au monde ; et nous souhaitons que, pour servir cet esprit, au-dessus de toute politique de circonstance, la France réelle et l'Espagne réelle se trouvent toujours unies fraternellement.

C'est à quoi nous nous efforçons aussi de travailler.

OCCIDENT.

LA JUSTICE EN ESPAGNE ROUGE



Une perquisition

(Domínguez)

Chut !..

La pâture spirituelle de l'Espagne rouge.

Un fascicule intitulé Les sans-Dieu en Espagne vient d'être publié par les soins du Bureau de la Commission Internationale Pro Deo de Genève. Il publie, parmi d'autres documents des plus intéressants, le fac-similé de la première page de plusieurs livres et brochures de la Bibliothèque des sans-Dieu que l'on fait circuler à profusion en Espagne rouge au moment où l'on parle — il semble toutefois que l'on abandonne cet argument car il est trop usé — du rétablissement du culte.

Nous reproduisons les titres de ces publications avec la plus grande exactitude possible. Et nous donnons aussi, car il est bon qu'ils soient connus, les noms ou les pseudonymes des auteurs :

Augusto Vivero : Les colifichets de l'autel.

Alfonso Martinez Carrasco : Dieu n'a pas d'entrailles...

Augusto Vivero : Les Saintes Grâces de la Sainte Eglise.

Senio Mas : Le libertinage dans la Bible.

Augusto Vivero : Jésus-Christ est un sale type.

Augusto Vivero : Quel ciel que celui de la Bible...

Nous ne voulons pas soulever le cœur des lecteurs par la description des caricatures qui illustrent les couvertures de ces publications. Il suffit des titres. C'est là la pâture spirituelle de l'Espagne rouge...

Un singulier projet de loi.

Le pseudo Parlement de Valence a reçu une proposition, dont nous informons la presse rouge. Elle demande que l'on prenne la décision que...

« ... Si un député, sans cause justifiée, cesse d'assister aux sessions de la Chambre pendant deux mois de suite, sans en obtenir la permission, il peut être privé de ses prérogatives de député et tous les droits que lui confère sa qualité peuvent être suspendus par décision de la Chambre ou de la députation permanente, après une délibération de la Commission intérieure du Gouvernement. »

Abstenons-nous de commenter le fond de cette proposition. Le commentateur se fait tout seul. Mais ce qui est impossible, c'est d'appliquer la sanction... Comment un député peut-il cesser d'assister aux sessions pendant deux mois, alors qu'elles n'ont lieu que pendant deux jours ?

Simple commutation de peine.

Le faux journal A. B. C., celui qui paraît à Madrid, publie le télégramme suivant, qui donne le frisson :

« Valence, 28, 2 heures du matin. — Angel Bogamilla a comparu aujourd'hui devant le tribunal populaire n° 2, inculpé du délit de manque d'adhésion au régime. »

« Cet individu avait comparu, il y a quelques jours, devant le jury n° 1 et, au moment où on lui lisait la sentence qui le condamnait à trois ans d'internement dans un camp de travaux forcés, il prononça des paroles de protestation. »

« Il vient d'être condamné aujourd'hui à la peine de mort. »

Il n'en coûte, pour quelques mots de protestation devant le tribunal rouge, que cette petite commutation de peine : au lieu de trois ans d'internement, la peine de mort.

La « bataille de l'œuf ».

La presse barcelonaise a beaucoup parlé de la croisade de l'arrière rouge, destinée à stimuler l'amour-propre des poules pour qu'elles deviennent meilleures pondeuses. On appelle cela « La bataille de l'œuf ».

Solidaridad Obrera écrit à ce sujet :

« Il était temps, mes amis, que l'on donne à l'œuf, première matière dans l'art culinaire, toute la valeur qu'il a en réalité. L'œuf, aliment que nous ne voyons plus depuis longtemps, hélas ! est quelque chose de sentimental, il s'est converti en un symbole, en un élément d'euphorie, de légende, qui a été injustement oublié au moment de la commémoration de la fête de la race. »

« Heureusement que des autorités compétentes en matière historique, ont rendu à l'œuf toute son importance et tout son prestige. Se souvenant de Christophe Colomb, d'Osiris et de Morphée, ils l'ont élevé au prix de 23 pesetas la douzaine. Voilà qui est bien ! Voilà qui est lui donner le prestige qu'il mérite ! Nous en sommes, grâce à nos conseillers, revenus à l'heureux âge de la poule aux œufs d'or. »

Nous pourrions appeler cela : « La défaite de l'œuf ». Les poules sont, de leur propre mouvement, réfractaires aux campagnes stakhanovistes. On n'arrive pas à les convaincre qu'il faut « écraser le fascisme »...

Les catholiques français et l'Espagne

Faut-il que la division des catholiques français soit profonde pour qu'ils n'arrivent même pas à s'entendre sur le sujet de la guerre d'Espagne ?

L'affaire paraît si simple : « Lutte entre la civilisation chrétienne et la prétendue civilisation de l'athéisme soviétique. » Qui l'a dit ? Le cardinal Verdier, après le cardinal Goma y Tomas, archevêque de Tolède, et les évêques espagnols. Eh bien ! non, M. François Mauriac n'est pas convaincu, ni M. Francisque Gay, ni M. Jacques Maritain. Un homme qu'ils admirent, M. Paul Claudel, a pris délibérément le parti de l'Espagne nationale et n'a pas réussi davantage à leur ouvrir les yeux.

Ce n'est pas qu'ils paissent avec Negrin et Largo Caballero. Ils s'en défendent et la loyauté veut qu'on écoute leurs plaidoyers. Ils ne se flattent que d'être neutres. Ils mettent sur le même pied les rouges et les blancs.

S'il s'agissait de neutralité diplomatique, on serait d'accord. La guerre d'Espagne est un guépier où la paix du monde menace de succomber. Mais la neutralité morale ! Mais cette façon de balancer les torts des deux camps ! Mais ce refus de choisir !

« Tout choix est moralement impossible », écrivait M. Daniel Rops dans Sept, du 29 janvier. En août, M. Jacques Maritain demandait la permission de ne pas suivre les évêques espagnols « dans l'option sans réserve » que leur lettre exprime à l'égard des nationaux. « Ne pas prendre parti pour Salamanque, ajoutait-il, n'est pas prendre parti pour Valence. »

On le voudrait bien. Mais la neutralité dont se réclament M. Maritain et ses amis est une position si intenable qu'elle les conduit à « une attitude de faveur ou de compassion, d'atténuation ou d'excuse envers les révolutionnaires, quoique ceux-ci soient parmi les plus sanguinaires et les plus sauvages que

l'histoire ait jamais enregistrés. » Ce jugement est du R. P. Rosa, dans la Civiltà cattolica, et l'on sait que la célèbre revue des Jésuites italiens reflète de très près la pensée du Saint-Siège.

Par la voix autorisée de la Civiltà cattolica, par la voix des évêques espagnols, par la voix du cardinal Verdier, l'Eglise a choisi. Les dirigeants de Sept (disparu depuis, mais qui cherche à renaitre), M. Maritain et son école se débattent au choix. Or, ce n'est pas le choix qui est impossible, comme l'affirmait M. Daniel Rops, c'est la neutralité. De telle sorte qu'en croyant se placer au-dessus de la mêlée, ils s'y jettent bon gré mal gré, et du mauvais côté.

M. Jacques Maritain nous accable de dissertations où il s'efforce de démontrer que la guerre d'Espagne n'est pas une guerre sainte. Ces subtilités nous laissent froids. M. Paul Claudel a répondu que les arguments théologiques de l'épiscopat valaient bien les siens. L'auteur de la Primauté du spirituel est un philosophe onduoyant et divers qui accommode ses thèses à ses variations politiques. Il était de droite, il a tourné à gauche : voilà le fin mot de l'histoire. Du temps où il dépassait Veillot en intransigeance, il aurait revendiqué pour l'Eglise le droit de déposer le gouvernement de Front populaire, il préconise aujourd'hui une longanimité qui permettrait à l'organisme social de résorber ses toxines et il décrète que l'ultime ressource de Dieu est le sacrifice des innocents.

Si nous n'avons pas à pénétrer les desseins de Dieu, nous avons chance de ne pas nous tromper en préférant à l'exégèse de M. Maritain celle de l'épiscopat : « Tels sont la condition humaine et l'ordre de la Providence que la guerre, quoiqu'un des plus terribles fléaux de l'humanité, est quelquefois le remède héroïque, le seul possible, pour ramener les choses dans l'ordre de la

justice et dans le royaume de la paix. » M. Maritain n'en disconvient pas s'il n'avait rallié le drapeau de la démocratie.

Car toute la querelle vient de là... Exception faite peut-être pour M. François Mauriac, romancier sentimental, que la bonté de son cœur poussait naguère jusqu'à absoudre Ernest Renan, les catholiques qui réprouvent Franco obéissent à une passion partisane. Ils relèvent de l'Aube et de ses annexes. M. Maritain constate que certain manifeste où ils développaient leurs vues a été publié exclusivement par des journaux à tendances démocratiques. Parbleu ! comme on connaît ses saints, on les honore ! Le manifeste apportait de l'eau au moulin de l'antifascisme. Les démocrates de toutes couleurs ne pouvaient que s'en réjouir et rendre un sincère hommage à ces catholiques de la bonne espèce, comme les appelle Vendredi. La question est de savoir s'il appartient aux feuilles du Front populaire de fixer les conditions de notre orthodoxie et s'il n'est pas plus enviable de subir les injures de M. Martin-Chauffier ou de M. Jacques Duclos que de recevoir leurs compliments.

Un des meilleurs théologiens de notre temps, l'abbé Charles Maignan, mort le 3 octobre, avait dédié un de ses livres à la mémoire des Français « qui sont tombés, les armes à la main, en Vendée, en Bretagne, à Lyon, en Normandie, à Castelfidardo, à Rome... » Sans doute n'étaient-ils pas des catholiques de la bonne espèce aux yeux de la démocratie, puisqu'elle les a tués. Nous avons pourtant la faiblesse de leur décerner la palme. Ceux qui luttent, ceux qui opposent une résistance active aux puissances du mal acquièrent des résultats plus féconds que les romanciers en veine de sensiblerie littéraire et les philosophes empêtrés dans leur casuistique politico-religieuse.

ROBERT HAVARD DE LA MONTAGNE.

LE VOYAGE INUTILE

Ainsi donc, M. André Chamson a été à Madrid où, comme tant d'autres, il a subi un bombardement. Aventure commune. Pour ma part, je n'avais pas dix ans quand j'ai vu tomber autour de moi les premiers obus, et c'étaient des obus allemands. Il n'y a pas là de quoi se vanter. Ainsi va le monde.

Pour M. Chamson, un bombardement (lorsque la guerre dure depuis plus d'un an !) semble un événement si exceptionnel qu'il éprouve le besoin d'en narrer les péripéties dans un livre, pauvre livre d'ailleurs, petit livre, en tous les sens du mot. On en pourrait en deux phrases décrire la substance : une première partie a trait au « courage » des intellectuels antifascistes, qui n'ont point craint de tenir un Congrès sous les bombes ; la seconde partie est consacrée à l'idyllique peinture du paradis de Barcelone. M. Chamson, il faut le croire, n'est guère sensible aux morts que ses amis couchent à terre. Je l'ai rencontré, au lendemain du 6 février 1934, non loin de la Chambre des députés (il doit s'en souvenir), il était indécis, affolé, atterré, mais sans remords. Il vous faisait presque des excuses, au nom de son patron Edouard Deladier, d'avoir manqué son coup et implorait presque votre pitié. J'eus le tort de croire qu'il ne s'agissait que d'un honnête écrivain (le romancier des Hommes de la route) fourvoyé dans la politique. Erreur profonde. M. André Chamson n'était guère qu'un politicien qui courait l'échine pour attendre l'heure de la revanche. Fusilleuse d'occasion ? — Non pas. Mais apologiste des fusilleurs. On conçoit dès lors qu'en Espagne il ait pris le parti de Vendredi, c'est-à-dire le parti des sauvages, c'est-à-dire le parti de Moscou. On ne peut pas être attaché de cabinet tous les jours. Il est de tristes ministres qui nous réduisent au rôle moins brillant de valet de plume. M. Chamson fait son métier. Que lui importent les assassinats ?...

Ce qui d'abord me frappe dans ce — disons — livre (ainsi par la substance comme par la présentation), c'est l'inutilité du voyage de M. Chamson. L'Espagne est belle. Elle est belle de souvenirs et de poésie. Depuis les admirables légendes dont la Renaissance française a su extraire le suc, jusqu'à Tolède la mutilée, Tolède la barrée, M. André Chamson en Espagne n'a point vu la beauté. Une seule chose compte pour lui : Moscou. Et ce qui est en Espagne, le territoire de l'étranger (non point seulement d'un étranger qui est intéressé dans le combat avec ses hommes et son sang, mais d'un étranger ayant l'Occident tout entier en ennemi, d'un étranger asiatique) lui a semblé le paradis. J'ai deux choses à dire à M. Chamson ; mais que je tairai à lui dire parce qu'il est à toute impudence une limite extrême qu'on ne dépasse pas impunément.

Si lui-même et la bande qui faisaient partie du régime ont été bombardés, je ne trouve cela que très normal.

Si l'Espagne dite gouvernementale est, à ses yeux, un tel Eden, qu'il s'engage et qu'il prenne les armes pour elle.

J'ai toujours eu horreur de ces gens qui incitent les autres à se battre pour des idées qu'ils ne font que défendre du haut des chaires de professeurs. Ce n'est point ma faute si M. Chamson me fait songer à cette rababie de prédicants en carnage.

Voyage inutile, voyage qui ne vous a porté qu'un surcroît de bassesse politique. Je vous le dis, d'autant plus tristement, car son, que j'en n'aguère pour vous du tout, et même quelque chose qui pourrait ressembler à de l'amitié. Je ne suis point de cet loin de là, qui méprisent leurs adversaires. Tant qu'il ne s'agit pas chez vous de idées que des autres s'efforcent de confirmer, comment voulez-vous que je n'aie point, à votre endroit, un peu plus que de la déférence ?

Cette fois, c'est trop. Vous avez dépassé les bornes. Héros nouveau des bombes jetées sur Madrid, que vous dire ?... Ces bombes étaient justes, excellentes. Vous voulez jouer au paladin, de quoi aurez-vous à vous plaindre ? Il y a sûrement dans Madrid des dizaines de milliers de pauvres gens que vos amis tiennent en esclavage, et qui risquent une mort que vous semblez chercher en vain. La guerre, voyez-vous, est la guerre. Sa vraie loi est celle de la victoire. Ce n'est point aux gens qui ont massacré tant de patriotes et de religieux à se plaindre.

En France, dont l'état apparent est de paix, votre Guépéou tue dans les coins d'ombre. Navachine à Miller, croyez-vous que ce soit plus joli ? Une bombe, deux bombes, trois bombes sur un congrès d'inutiles... Ils les cherchent ! Cela est normal, dans la règle ; et j'ai, Chamson, quelque difficulté à admettre que vous sembliez vous en plaindre ou en tirer gloire.

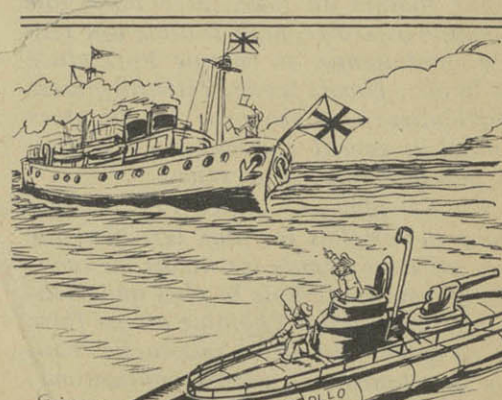
Mais si la première partie de votre livre suscite sur nos lèvres le sourire, la seconde provoque le mépris.

Oui, vraiment, c'est tout cela que vous avez vu en Espagne. Des villageois terrorisés, qui, sur commande, vous ont dressé des arcs de triomphe ! Gide n'en manque point en Russie ! Plus clairvoyant que vous, il sait tout de même voir ce qu'ils cherchaient vainement à cacher : la misère. Oserez-vous dire que ce n'est point elle, la guerre, qui est mère de Barcelone ! Oserez-vous dire que dans ce grand port, désolé par les ravissements clandestins et les exécutions nocturnes, les pauvres gens mangent à leur faim ? Je sais bien. Pour vous nourrir, vous et vos Benda, on a ôté de la bouche du pain aux gosses des faubourgs. C'est cela que vous appelez le bien-être, l'organisation et la paix ? J'ai peur que vous n'ayez, Chamson, une voile sur les yeux, que votre témoignage soit faussé, involontairement ; que vos notions de politique française ne vous aient masqué la réalité espagnole. Reste d'indulgence ? Non point, certes, reste d'estime, mais cette estime que je ne puis m'empêcher de porter aux lyriques si curieusement abusés.

A votre place, je retirerais ce témoignage qui, que vous l'ayez voulu ou non, n'est guère qu'un faux témoignage, un témoignage domestiqué.

Pour le reste, je retournerais à mes chères études, à mes livres, aux grandes ombres, graves et travailleuses, de mon pays. Les hommes de la route vous attendent. Et eux qui surent souffrir pour leur foi (même si cette foi fut une rêverie) vous conseilleront des œuvres plus fécondes que de mettre votre plume au service de ce mythe qui, en tous les points de l'Occident, est et restera l'étranger.

Jean-Pierre MAXENCE.



— Astu demandé quelle est sa cargaison ? — Oui, il me signale de répéter en russe, attendu que personne à bord ne comprend l'anglais.

(II Merlo.)



MARS. — Il ne prend pas ! STALINE. — Recommence.

(II Merlo.)

MAJORQUE, rempart de la loyauté

Majorque, l'île de calme, ordre et loyauté, est sur le plan de l'actualité politique. En vain, il y a un an, une expédition rouge voulut s'emparer d'elle; ce furent les Majorquins eux-mêmes qui repoussèrent l'envahisseur. La loyauté de Majorque au Mouvement National a assuré au général Franco la libre action en Méditerranée. Depuis un an, sous l'ordre franquiste, Majorque est revenue au calme paradisiaque qui l'a faite célèbre. Parmi les écrivains français, Louis Codet a exprimé avec une extrême finesse le charme majorquin. Nous détachons ici quelques-unes de ses images de Majorque :

LES VIEUX OLIVIERS

Au cours de ces promenades aux environs de Soller, j'examinai longuement tous les vieux oliviers, je les admirai et je les dessinai : je ne pouvais m'en lasser. Ce sont les arbres les plus anciens et les plus étonnants de la terre. Les Majorquins prétendent qu'ils ont été plantés par les colons romains, et je ne sais s'ils exagèrent. Un professeur de botanique américain, qui vint récemment dans l'île et qui les étudia, leur assigna plus de mille ans d'âge.

Ces antiques oliviers, debout sur leurs écorces creuses, revêtent des formes qu'on ne peut imaginer. Les uns prosternés jusqu'à terre, les autres redressés fièrement, ils demeurent tous convulsés dans des attitudes furieuses, comme s'ils soutenaient, depuis ces mille années, des luttes héroïques pour vivre. Ils ont des torses fantastiques, qui comble-



En haut : Les oliviers millénaires célébrés par Gustave Doré et chers au cœur de Louis Codet.

A droite : Simplicité, confort rural, propreté exemplaire, fraîcheur, c'est la demeure heureuse du paysan majorquin.

A gauche : Le pont romain de Pollensa, qui enjambe le cour d'eau, bleu-vert de l'île.



raient d'aise un Rodin, des bosses, des croupes, des pattes de monstres; la vieille Heaurmière n'est rien auprès de ces vieux athlètes d'écorce. On en voit qui sont d'une maigreur étrange, squelettique, qui ne tiennent aux pierres que par trois fils tordus; on en voit d'autres énormes, lépreux et tout cerclés de hideux bourrelets.

Regardez celui-ci : il a des poings, des mufles, des épaules formidables et qui se mêlent; c'est un corps à corps de grands orang-outangs. A côté, ne jurerait-on pas qu'une sorte de taureau marin, finissant en poisson, enlève sur son dos décharné quelque Europe septuagenaire?... Sous les jolis panaches de leurs rameaux d'argent, ces arbres, que l'on voit plus loin, sont sans doute de vieilles sorcières d'Espagne, trouées et séchées par la foudre, momifiées dans l'incendie... Voici — ô cauchemar ! — Philémon et Baucis; je les attendais; les voilà, tous deux, face à face, qui s'opposent et qui s'affrontent : le vieux Philémon (qu'il est décrépiti) semble s'élancer encore avec un merveilleux orgueil : il tient sur terre par deux pieds, l'un qui paraît chaussé d'un sabot gigantesque, l'autre qui se divise comme un nœud de serpents. Et devant lui sa pauvre amante millénaire, plongeant dans le sol le bas de sa croupe et une béquille de bois, son amante décapitée, montrant ses aisselles affreuses, ouvre impudiquement sa robe d'écorce...

Je ne fais point de littérature; et, s'ils n'évoquent pas les images de la fable, les gens les moins savants ont les mêmes illusions. Ces arbres prestigieux nous parlent notre langage.

La Peseta Blanche et la Peseta Rouge

Peu de jours avant le début du mouvement national, le change s'établissait en Espagne, à raison de 180 francs pour 100 pesetas. C'est, à l'heure actuelle, le taux du change des billets émis dans l'Espagne du général Franco. Par contre, il suffit de moins du tiers de cette somme, c'est-à-dire de 50 francs, pour acquérir la même quantité d'argent de Valence.

Quelle est l'explication qu'il faut donner à un tel état de choses, puisque l'étude impartiale de la situation semblerait devoir entraîner le contraire ?

Dès les premiers jours d'août, lorsque le « Frente popular » crut que le soulèvement se réduisait aux Castilles et à la Navarre, son homme politique le plus perspicace, Indalecio Prieto, exposa avec satisfaction, devant le microphone, les multiples supériorités d'ordre économique sur lesquelles comptait le gouvernement de Madrid.

Toutes les grandes villes espagnoles, sauf Séville, se trouvaient en leur pouvoir. Ils occupaient aussi toutes les zones agricoles d'exportation : oranges de Valence, oliviers d'Andalousie et de la côte du Levant, potagers de la Catalogne et de Murcie. En ce qui concerne l'industrie, la supériorité était immense. Le gouvernement de Madrid possédait le charbon des Asturies, la sidérurgie de Biscaye et de Valence, les draps catalans, les constructions mécaniques, les industries chimiques, etc... En un mot, toutes les zones de grande industrie et de grande masse de population lui étaient soumises. Enfin, il avait l'or.

La masse métallique d'or, gardée dans les caves de la Banque d'Espagne, révalorisée suivant le taux de la peseta du 10 juillet, suffisait à assurer dans sa totalité, c'est-à-dire à 100 %, la couverture du billet.

Toutes les conditions techniques requises pour éviter la chute de la peseta — conditions, bien entendu, purement mécaniques — étaient remplies. Les moyens de freiner la baisse, en cas d'altérations du change, étaient plus que suffisants.

Si l'on jette, cependant, un coup d'œil sur le graphique ci-joint, l'on verra que tous ces avantages n'ont servi de rien pour sauver la peseta rouge. Sa valeur sur le marché international a subi une baisse continue. Dans sa chute, elle en est arrivée, actuellement, à un taux représentant le 15 % de sa valeur et équivalant au quart de la valeur de la peseta nationale.

Valence a stupidement gaspillé tous ces avantages économiques. L'or de la Banque d'Espagne a été dilapidé dans l'achat de matériel de guerre. L'agriculture d'exportation, soumise à un régime anarchique de collectivisme, a souffert à tel point que les produits les plus caractéristiques des cultures maraîchères de la région de Valence ont disparu.

Les victoires de l'armée nationale ont bien privé les gens de Valence de la sidérurgie du pays basque, des mines de l'Andalousie (Penarroya, Rio Tinto), et d'un grand nombre d'autres industries, mais les principaux ennemis de la peseta valencienne ont été ses propres partisans.

Les avantages économiques n'ont pu contrecarrer les effets d'une déplorable direction politique, et il est curieux d'observer que les brusques altérations dans le change international correspondent à des événements d'ordre militaire ou politique qui, réglant les conditions de vie dans le pays, exercent sur les changes une influence très supérieure à celle des phénomènes économiques.

Un graphique démontre clairement ce parallélisme. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire les explications relatives aux points des deux courbes et d'en déduire la marche de celles-ci. L'on voit bien ainsi que la guerre économique, de même que la campagne militaire, ont subi les mêmes incertitudes que l'on pourrait représenter par deux lignes parallèles.

EFFETS DE LA DEVALORISATION DU FRANC

Après la libération de Santander se produisit un fait important : la dévalorisation du franc. Quelle répercussion eut-il sur les deux pesetas ?

L'influence de la baisse du franc sur la peseta rouge fut tout d'abord nulle. La baisse de cette dernière se produisit un peu plus tard. Quelque temps après, chaque dévalorisation de la devise française fut accompagnée d'une baisse identique des deux pesetas. Le sort des deux pesetas paraissait lié à celui du franc.

Mais la dernière baisse du franc a produit des effets différents sur les deux pesetas. La peseta de Valence continua à baisser arrivant à 53, comme avant la dévalorisation de la monnaie française. Au contraire la peseta de Burgos ne s'est pas écartée du franc et elle vaut toujours plus de 200. C'est-à-dire que sa valeur est quatre fois supérieure à celle de la devise rouge.

C'est là un fait hautement significatif. Il démontre, une fois de plus, la solidité de la peseta nationale et la faiblesse extrême de la peseta rouge. Ce phénomène est confirmé par le témoin le moins suspect du monde et le plus qualifié : le marché financier de Paris.

LE POURQUOI DES CHANGES

En plus des raisons d'ordre militaire et politique, il est impossible de ne pas reconnaître que cette altération des changes obéit également à des raisons d'ordre économique.

Les principales doctrines monétaires, d'après lesquelles les techniciens expliquent les oscillations dans la valeur des monnaies, sont entièrement applicables à la situation espagnole.

Pour les « quantitativistes », il est indubitable que la monnaie, à l'exemple des autres marchandises, voit son prix varier en fonction de sa quantité (ou offre). Suivant cette théorie, la baisse de la valeur d'une monnaie s'explique par l'extraordinaire augmentation de la circulation de celle-ci. C'est bien ce qui explique la baisse de la monnaie de Valence due, par suite de la disparition de l'argent métal dans ces régions, à une inflation correspondante de billets, à laquelle ont pris part tous les organismes publics.

L'Etat, la Généralité de la Catalogne, les

municipalités, les grandes entreprises collectivisées et même les syndicats ouvriers ont émis des billets ou frappé de la monnaie en quantités fabuleuses. Cela s'est fait, sans tenir compte d'aucune règle économique, sans une connaissance exacte des nécessités du marché intérieur, les divers organismes émetteurs se trouvant en contradiction constante les uns avec les autres.

Par contre, la Junte de Burgos a fait savoir par l'organe du président de la Commission des Finances, M. Amado, que la quantité de billets en circulation dans l'Espagne libérée était exactement la même que celle qui existait au début de la guerre civile.

Si, à l'inflation de Valence, correspond sur le marché des changes une chute de sa devise, par contre, la Junte de Burgos voit dans la haute valeur atteinte par sa monnaie, une récompense due à son orthodoxie financière.

D'autres économistes, Keynes et ses disciples en particulier, expliquent les altérations du change par d'analogues modifications des prix intérieurs. La monnaie a une valeur intérieure, représentée par les prix des produits ou coût de la vie. Elle a un prix extérieur qui est le change international. Ces deux prix, intérieur et extérieur, ne peuvent différer longtemps. Il doit y avoir à tout moment une parité d'acquisition entre les changes et les prix.

Cette thèse s'adapte comme un gant à

la situation espagnole. Les indices des prix se sont maintenus stables en Espagne nationale, grâce à une « sévère politique » de restriction dans la consommation des produits d'importation. Quant aux prix des matières premières nationales, ils tendent plutôt à la baisse par défaut des marchés traditionnels.

En Espagne rouge, par contre, l'anarchie a détruit la production. Les produits de consommation manquent et, en dépit d'un rigoureux régime de taxes établissant des prix supérieurs de 400 % aux prix de juin 1936, le défaut de vivres fait que les prix des marchés clandestins représentent trois et quatre fois la taxe légale.

Puisque la peseta nationale permet d'acheter en Espagne libérée trois ou quatre fois plus que ne le peut la peseta rouge dans l'autre zone, puisqu'elle a donc un pouvoir d'achat trois ou quatre fois plus grand, cette différence doit se traduire sur le marché des changes par des tendances distinctes et c'est bien ce qui a lieu.

Enfin, les impénétrables psychologiques, auxquels l'école d'Aftalion attache tant d'importance, expliquent également le pourquoi de la supériorité de l'Espagne nationale.

Dans l'appréciation internationale des monnaies, ce sont finalement les facteurs psychologiques, tel que le crédit et la confiance qui entrent en ligne de compte.

Si Valence a l'or, c'est Salamanque, c'est l'Espagne nationale qui a le crédit. Sur le marché international la peseta rouge a d'autant moins de valeur qu'il y a moins d'or. Par contre, la peseta nationale est celle du gouvernement de demain. Elle a du crédit.

Pour la deuxième fois dans l'histoire de l'Espagne, des valeurs immatérielles, telles que la foi dans le triomphe et la confiance, triomphent de l'or, garantie purement matérielle.

Lorsque Rodrigue Diaz de Vivar, le Cid Campeador, se vit forcé de quitter Burgos d'où le roi le bannit, il réussit à obtenir des ressources, lui permettant d'armer ses compagnons, auprès de deux juifs, Rachel et Judas, qui lui consentent un prêt sur garantie d'un précieux trésor. Il s'agit d'un coffre rempli d'or. En réalité, il s'agit d'un stratagème de l'un des compagnons d'exil du Cid et le coffre n'est rempli que de sable. Le Romancero justifie cette attitude du Cid, en lui faisant dire, au moment où il restitue le prêt, les mots suivants :

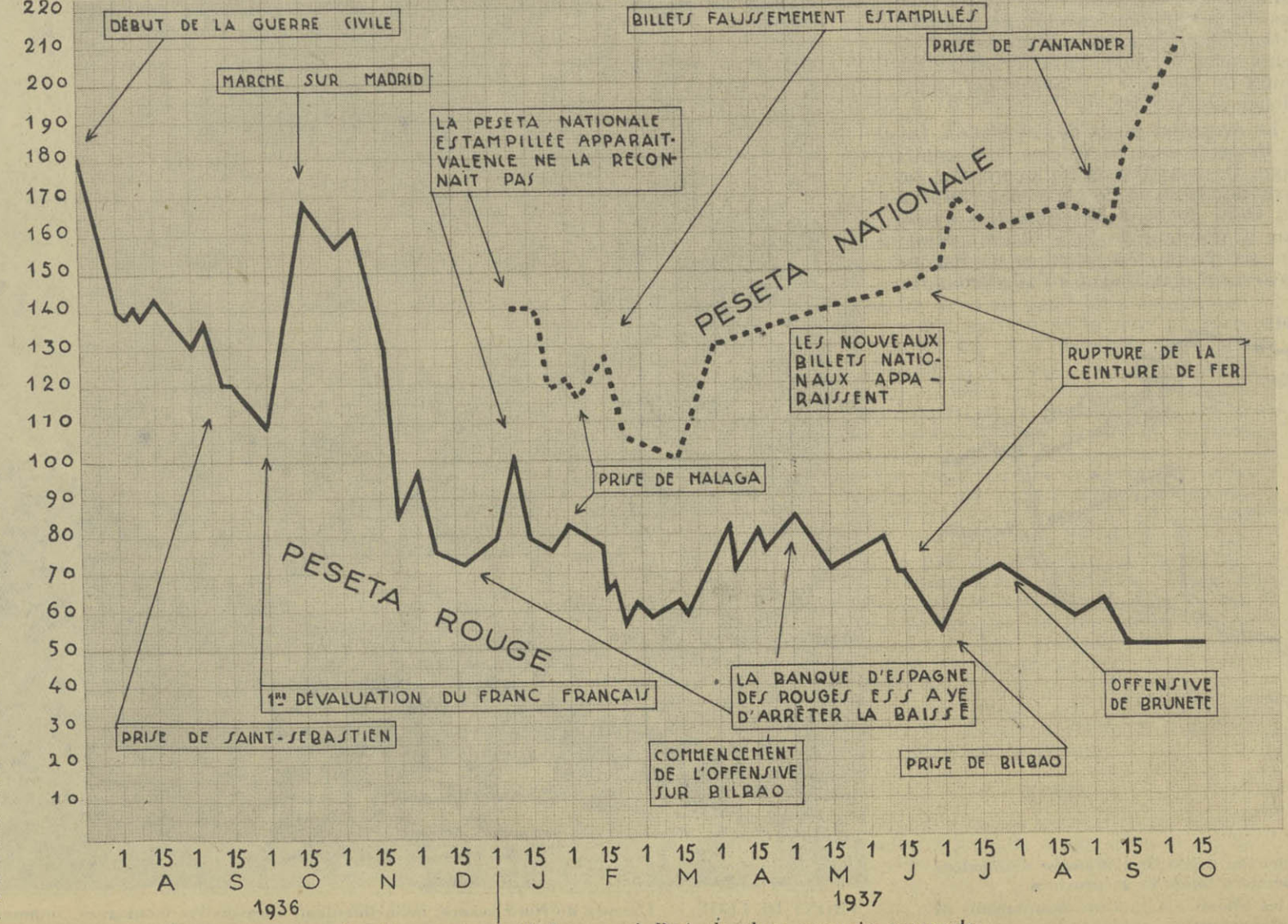
*Decides heis de mi parle
Que me quèran perdonar
Que con la culla lo fice
De mi gran necesidad.
Y si cuydan que es arena
Lo que en las arenas va
Quedo soterrado en ellas
El oro de mi verdad.*

« Dites-leur bien de me pardonner. Ce que j'en ai fait, c'est pressé par la nécessité. Mais qu'ils sachent bien que, s'il n'y avait que du sable, dans ce sable, se trouvait enterré l'or de ma vérité. »

L'or de la vérité du Cid ! Ces juifs pouvaient-ils trouver meilleure garantie dans toute la Castille ?

Cet or est celui qui garantit aujourd'hui la monnaie de l'Espagne et la défend d'autres marchands.

Si le billet valencien est garanti par quelques lingots, de plus en plus rares, il y a, par contre, derrière la monnaie espagnole, l'or de la vérité de l'Espagne. Cet or est celui du bon gouvernement de Franco. Il signifie la certitude d'un meilleur avenir qui est celui de demain.



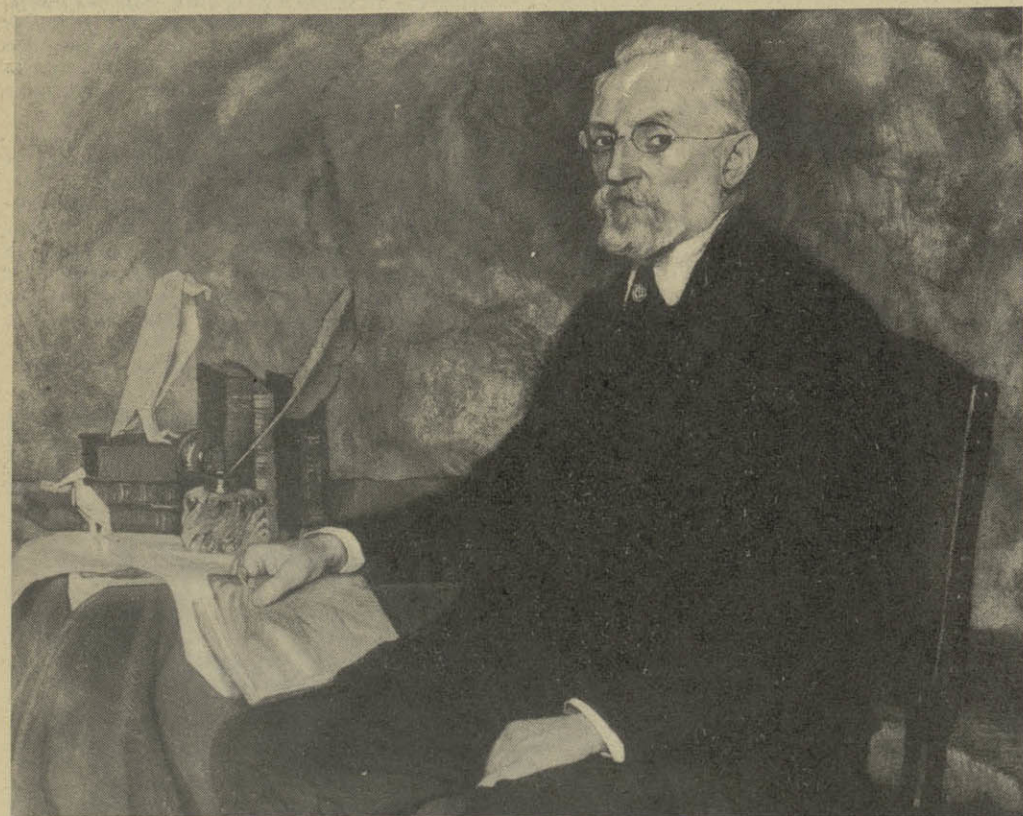
Graphique comparatif du cours à Paris des deux monnaies espagnoles.

CULTURE CONTRE BARBARIE

Témoignages

Un an s'est écoulé depuis le jour (le 20 septembre 1936) où cet esprit indépendant, D. Miguel de Unamuno, au nom de la science et de l'art outragés, en appela au monde civilisé contre la révolution destructrice du marxisme en Espagne. D'un coin de sa patrie adorée, de l'enceinte de son Université immortelle, il s'adressa à tous les centres intellectuels (universités et académies) du monde.

En souvenir de l'illustre penseur (décédé le 31 décembre de l'an passé), et dans l'intention de faire entendre de nouveau ces paroles catégoriques, nous reproduisons ici le message signé de lui :



Portrait de Miguel de Unamuno, par Zuloaga.

MESSAGE DE L'UNIVERSITE DE SALAMANQUE AUX UNIVERSITES ET AUX ACADEMIES DU MONDE ENTIER A PROPOS DE LA GUERRE CIVILE D'ESPAGNE

L'Université de Salamanque, qui a toujours su calmement et sévèrement tenir à l'écart de son horizon spirituel toute activité politique, n'ignore pas cependant que sa tradition séculaire l'oblige parfois à prendre la parole, au-dessus de la mêlée des hommes, pour accomplir son devoir de justice.

Devant l'effroyable choc produit sur le sol espagnol par l'attaque d'une idéologie orientale annihilatrice contre notre civilisation chrétienne d'Occident, qui a construit l'Europe, l'Université de Salamanque observe avec une profonde horreur que, sur le fond déjà terrible des violences de la guerre civile, se détachent certains faits qui l'obligent à accomplir le triste devoir d'élever face au monde civilisé sa protestation énergique. Actes de cruauté inutiles (assassinats de

laïcs et d'ecclésiastiques), et de destruction sans motif (bombardements de sanctuaires nationaux — tels que Le Pilar et La Rabida — d'hôpitaux et d'écoles), sans compter ceux, systématiques, des villes ouvertes. Bref, des crimes de lèse-intelligence, commis par des forces directement sous les ordres (ou qui devraient l'être) du gouvernement aujourd'hui reconnu « de jure » par tous les Etats du monde.

C'est de propos délibéré que l'Université s'en tient exclusivement à ces faits — passant sous silence, par amour-propre national et par pudeur, les innombrables crimes et dévastations commis par la vague de folie collective qui déferle sur une portion de notre patrie. Car de tels faits révèlent que cette cruauté inutile et ces destructions sans raison sont ordonnées, ou ne peuvent être empêchées, par cet organisme qui, d'autre part, n'a pas eu, pour les condamner ou s'en excuser, un mot qui reflète le moindre sentiment d'humanité, la moindre intention de rectification.

En portant à la connaissance de tous nos camarades consacrés au culte de la science la douloureuse relation des faits ci-dessus, nous sollicitons d'eux une expression de solidarité — au strict point de vue des valeurs culturelles — en rapport avec l'esprit de ce document.

Le recteur :
Miguel de UNAMUNO.

Salamanque, 20 septembre 1936.

Courrier littéraire

Les critiques et l'ignorance. — Un expert militaire ne s'aventurerait jamais à parler de la bataille en cours, en Chine ou ailleurs, sans avoir auparavant considéré la carte du pays où se livre le combat. Il en va tout autrement avec certains journalistes improvisés critiques. Exemple le cas d'un collaborateur d'un journal qui sait avoir des griffes lorsqu'il ne se confie pas à une manucure appelée Demombynes. Cette manucure gaffeuse ricane d'une certaine image d'un poème français, traduit et publié avec succès dans le plus grand journal littéraire de Cuba. Elle essaie de ridiculiser la comparaison faite par le poète entre La Havane et le billet de loterie nationale américaine. On sait que l'immense billet havanais de loterie est divisé en de nombreux rectangles séparés de pointillés, exactement comme le monotone urbanisme des villes nouvelles rend chaque île de maison absolument semblable à sa voisine, ce qui du haut des airs assimile La Havane à un de ses billets de loterie. La manucure des ongles littéraires n'a pas cherché à comprendre, car pour cela, il faut d'abord savoir. Avant de critiquer des peintures poétiques exotiques, un critique de bonne foi se renseigne sur le pays. Mais quand on préfère le bonnet d'âne à la conscience professionnelle...

Saint Jean de la Croix. — L'immense poète religieux ne cesse d'inspirer les traducteurs. M. Armand Godoy a réussi à transposer *Trois poèmes* (Grasset). La complainte de l'âme qui peine pour voir Dieu, notamment, rappelle sans afféterie le jeu d'idées, non de mots, qui, chez le grand mystique heurtent les âmes jusqu'à ce qu'en jaillisse en un éclair la lumière divine. *Si je vis sans vivre en moi. Sans toi je ne peux pas vivre...* Le lecteur français découvrira la grande ressource offerte au poète par l'emploi de termes familiers pour traduire les plus hauts sentiments de l'appel de Dieu ; ce qui fut, il faut en convenir une des cordes les plus émouvantes de la lyre de saint Jean de la Croix. M. Armand Godoy fait œuvre utile d'hispanisant en adaptant ces poèmes.

Les livres et le refus des minidettes. — Une maison d'éditions qui croyait pouvoir vivre et richement, en ne publiant que des œuvres d'une haute intellectualité, si haute que peu, fort peu, de lecteurs purent y accéder, disait en riant, en parlant des romans qui ont une sûre clientèle : ce n'est pas étonnant, les minidettes les achètent. Tandis que ladite maison se mettait à éditer quasi des feuilletons, appelés par elle, romans, les minidettes ont décidé de ne plus acheter de livres. Elles préfèrent garder leur argent pour le rouge à lèvres, ou le cinéma. Non qu'ait disparu le goût de la lecture, chez ce public important et si sincère, mais il veut lire gratuitement. Leur syndicat demande, sans rougir, aux auteurs de leur envoyer « un ou plusieurs exemplaires (sic), de leurs livres ». Et, de plus, les livres de leurs confrères, qui les gênent sur leur rayonnage. Les livres obtenus à si bon compte seront prêtés à domicile. Braves minidettes, qui, jadis, donnaient leur pâture aux moineaux des Tuileries, elles s'imaginent que l'écrivain vit de l'air du temps. Même quelques sous, prélevés pour le créateur, sur le volume acheté, leur paraissent trop. Divines bontés sociales qui, en augmentant le salaire de nos cousinettes, leur assurent des loisirs, et les découragent de donner leur miette à l'auteur. Ecrivains, qui vous êtes tant occupé des petites mains, voilà ce pourquoi elles se tendent vers vous, ces menottes : pour vous demander gratuitement le fruit d'un travail déjà mal payé... quand il l'est. Evidemment, en échange, les minidettes habilleront gratuitement vos Muses.

Le Tombeau de Louis le Cardonnell. — Emile Ripert, pieusement, et avec talent, appuyé par des illustrations intéressantes, nous retrace les derniers instants, l'enterrement du poète chrétien, comparable à saint François d'Assise. La façon dont le prêtre-poète, aveugle put finir ses derniers jours au palais du Roure, en Avignon, recueilli par des mains charitables, sa fin édifiante, et son œuvre, sont ici étudiés (Aubanel, éd.) avec un soin exquis par le poète d'Aix.

Le Mercure de France publie des poèmes de Jacques Dyssord. Moraliste, le poète ne croit pas que l'ami des Muses doive abdiquer ses devoirs sociaux : *Si la femme de Loth n'avait tourné la tête. Il n'eût, ivre, tenu ses filles dans ses bras.* Mais aussi et surtout le poète est un inspiré. Lisez que dans son grand poème : *L'heure de Cain*, où le lecteur trouve la douloureuse résonance des événements actuels, Dyssord réclame pour les aînés qui

Un avertissement au Monde

Une politique constructive : celle de la nouvelle Espagne, celle de Franco.

Une politique destructrice : la politique rouge, celle du Bolchevisme.

Il suffit d'ouvrir les yeux aux réalités de l'Espagne : et l'on voit la vérité. Et là où cette vérité éclate peut-être le plus vite et sans équivoque possible, c'est dans l'aspect horrible du dommage irréparable causé par la guerre rouge à nos trésors d'art. Cet art incomparable de l'Espagne, ce vieux trésor hérité des anciens âges, ce trésor acquis pièce à pièce par la foi et le patriotisme des vrais Espagnols.

Car, enfin, lorsque les troupes de Bonaparte nous dépouillaient d'une si grande partie du magnifique trésor, elles l'emportaient loin de son lieu d'origine mais dans un endroit où nous pouvons encore l'admirer. Et Moscou pille les temples, les musées et les palais de la Russie, mais ce qu'elle a volé, elle ne le rend pas.

Tandis qu'ici, Moscou et ses esclaves d'Espagne se livrent à la folie de leur fanatisme pour nous anéantir, car ce qui peut le plus nuire à l'Espagne c'est que tout cela parte pour ne plus revenir.

Telle est la raison de cette destruction

systématique du trésor, de cette profanation, de cet incendie sans trêve, qui a la rage aveugle d'une éruption, d'un tremblement de terre.

Comment ne pas penser, devant ce désastre, désormais irrémédiable, de notre art espagnol, qu'il puisse servir d'avertissement — d'un avertissement exemplaire — pour d'autres pays plus ou moins menacés par le torrent dévastateur ?

N'y a-t-il donc point un organisme international, qui soit capable de prévenir de pareilles catastrophes ?

C'est chose épouvantable que de se dire, en voyant tout ce qu'on a détruit chez nous, qu'on pourrait bien, ailleurs, en faire autant. Et l'univers entier — pour peu qu'il se sente civilisé — doit s'associer de toute urgence à cette grande entreprise : la sauvegarde de l'art menacé.

Ma vie entière, que j'ai consacrée à l'art, frémit devant ce monceau de ruines, et je crie de toute ma voix, et j'appelle de toutes mes forces — mieux faites pour servir l'Espagne avec le pinceau qu'avec la plume.

Ignacio ZULOAGA.



Zuloaga, lors de son voyage en Floride.

Dans la presse politique

Le Front latin consacre une chronique à la civilisation, à ceux qui, par leur doctrine de mort, la sapient et la compromettent à jamais, ceux contre lesquels lutte l'Espagne héritière de sainte Thérèse, des conquistadors, de Raimon y Cajal et dont la charité s'étendit, entre 1914 et 1918, sur nos prisonniers de guerre. Sévère pour son pays, M. Sorlot déclare qu'avant toute chose, il eût fallu (pour la France officielle) dénoncer sincèrement les crimes de Moscou et réprimer énergiquement l'anarchie de Barcelone.

Frontières, à propos d'une « défunte république » — celle d'Euskadi ! — disent avec justesse, sous la plume de Jean d'Elbée, *Du diable les Basques, on peut le dire sans exagération, ont reçu cet orgueil raciste qui a été plus fort que leurs vertus divines et les a perdus.* Plus loin encore, l'auteur accuse sans hésiter le responsable de ces erreurs basques :

Hélas, nous voyons aujourd'hui à quel bain de sang et de larmes ce fallacieux programme a mené les mères basques et leurs fils ! Une fois de plus de mauvaises institutions auront corrompu et perdu les hommes.

La restauration des institutions véritables peut aussi bien réparer le passé, assurer l'avenir. Et par là nous entendons un Gouvernement absolu, ce qui ne veut pas dire impérieux ou tyrannique, mais, selon l'idéologie latine, *absolutus*, « qui n'est pas lié », indépendant, libre — libre d'accorder à chacun, particulier ou province, les libertés nécessaires, et seul capable de le faire.

ARTERIA.



Portrait du cardinal Tavera, toile du Greco. Les rouges le lacèrent à coups de couteau, lors du sac de l'hôpital de Tavera, à Tolède. Tous les autres tableaux du Greco disparurent. Le tombeau du cardinal a été complètement détruit.



La Vierge aux larmes, sculpture de Mena, disparue dans l'incendie, par les rouges, de l'église des Martyrs à Malaga.



Dans l'incendie du séminaire de Saint-Sébastien, à Malaga, disparut ce chef-d'œuvre, peu connu, de Ribera, l'Espanoleto.